

INTERVIEW Javier Manzano raconte le cliché qui lui a valu le prix Pulitzer 2013.
Par **ISABELLE HANNE**



Petit, Javier Manzano dessinait «*tout le temps sur les nappes en papier des restaurants*». Né à Mexico, parti à 18 ans aux Etats-Unis, le photographe a beaucoup travaillé sur la frontière américano-mexicaine, l'immigration et l'inefficacité de la guerre contre la drogue. Après un passage au *Rocky Mountain News*, qui a fermé en 2009, victime de la crise de la presse, Javier Manzano (photo AP) est devenu photographe freelance. Il s'est installé dans le sud de la Turquie pour couvrir le conflit syrien, notamment pour l'Agence France Presse (AFP). A 37 ans, il vient de recevoir le prestigieux prix Pulitzer pour une photo prise à Alep à l'automne.

Dans quel contexte avez-vous réalisé la photo récompensée ?

C'était dans un quartier d'Alep qui a été très abîmé par les bombardements. Les gens du coin l'appellent la Petite Stalingrad. C'est juste à côté d'une artère qui divise la ville entre la zone contrôlée par le gouvernement syrien, et celle contrôlée par l'Armée syrienne libre (ASL). Deux jours plus tôt, l'ASL avait fait une avancée significative - ce qui, à Alep, veut dire qu'ils avaient pris un ou deux bâtiments. Je voulais voir la ligne de démarcation. Ce jour-là, tout était calme, il n'y avait pas de bombardements. Avec un collègue photographe, on est arrivés dans un entrepôt de textiles. Il y avait des tissus, des machines à coudre... L'endroit servait de quartier général à une katiba (brigade) locale. De l'autre côté de la rue, on est entrés dans un petit magasin. C'est là que j'ai pris la photo. Le rideau de fer était baissé, mais les impacts de balles laissaient passer la lumière. Les combattants sont restés dix minutes, à observer la rue depuis les trous dans la paroi.

Vous saviez à ce moment-là que ça allait faire une bonne image ?

Oui, immédiatement. Tous les photographes savent quand ils ont une bonne image. Tu rentres dans cette pièce et il y a ces rais de lumière absolument parfaits, avec assez de poussière dans l'air pour les accentuer. C'était une vision saisissante. Quand on est entrés, je me suis immédiatement placé au milieu de la pièce: c'était le meilleur angle pour avoir les rayons orientés vers moi. Mon collègue a une photo presque similaire, sauf que lui, s'est placé sur la gauche. En photo, tout dépend de l'endroit où tu te places. La lumière était parfaite, la situation était parfaite. Cela dit, je n'avais jamais imaginé recevoir un Pulitzer! Je savais simplement que c'était une bonne photo.

Quelles sont les difficultés, pour un photographe freelance, de travailler en Syrie ?

Une des premières difficultés, au-delà de la sécurité, c'est l'argent : les gens ne savent pas à quel point ça coûte cher de travailler en Syrie. Il y a quelques mois, on était hébergés gratuitement à Alep, dans les maisons abandonnées, les hôpitaux, ou chez les activistes. Mais à chaque fois que les médias débarquent quelque part, des niches se créent. Tous les prix augmentent à mesure que les gros médias arrivent : CNN, la BBC... D'ailleurs, c'est pas plus mal, parce que grâce à ça quelques familles syriennes se font un peu d'argent. Aujourd'hui il faut compter 100 dollars [77 euros] la nuit à Alep, sauf si vous y avez de bons amis. On vous propose même, pour 300 dollars la journée, un chauffeur et traducteur, et un endroit pour dormir avec une connexion internet.

Le photographe français Olivier Voisin, lui aussi freelance, est mort en Syrie en février. Il y a ce présupposé que la précarité des freelances les pousse à prendre plus de risques...

D'un point de vue statistique, ce n'est pas faux. Comme les freelances restent généralement plus longtemps que les salariés, on s'expose un peu plus. Mais justement, parce qu'on reste plus longtemps, on comprend mieux les dynamiques, on a peut-être aussi un peu plus d'expérience. Pour moi, la prise de risque est une question complètement personnelle, quel que soit son statut.

L'autre grand prix photo, le World Press, a récompensé cette année le Suédois Paul Hansen, critiqué parce qu'il aurait abusé de Photoshop. Que pensez-vous de la retouche ?

N'importe quelle photo imprimée, n'importe où dans le monde, est passée par une forme de postproduction. Pour les photos d'actualité, il y a des règles d'or : ne jamais, jamais, jamais, rajouter ou effacer du contenu dans l'image. Mais tout le monde travaille sur les niveaux et les courbes [*qui permettent, sur Photoshop, de modifier les densités de couleur, les contrastes, et la luminosité, ndlr*]. L'idée, avec l'étape Photoshop, c'est de faire pareil que dans une chambre noire: être au plus près de ce que l'œil a vu. Rien de plus, rien de moins. Le cadrage lui-même est un choix : on exclut certaines informations de l'image. Une photo n'est jamais une représentation parfaite de la réalité. On essaie simplement de s'en rapprocher le plus possible.